

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 12 JUIN, 1879.

No. 42.

## L'HONNÊTE HOMME.

“ Que vous dirai-je ? Un mois après, j'allai chaque soir rendre visite à Marianne et à ses parents. Je leur faisais quelque lecture, je jouais au piquet avec la vieille dame impotente, et le vieux monsieur Drucassat, ancien militaire, me contait ses campagnes avec un plaisir d'autant plus complet que je lui prêtais une grande et véritable attention. Quant à Marianne, elle en usait avec moi comme d'un frère, me demandait mille petits services, et opérait en ma personne un changement complet de caractère. Quelle tristesse aurait pu résister aux charnantes agaceries, aux propos joyeux de cette angélique créature, qui répandait le bonheur sur tout ce qui l'entourait, et faisait oublier aux deux vieillards auxquels elle consacrait sa vie et leur pauvreté et leurs souffrances ! Au milieu de privations pénibles pour leur âge, au milieu de douleurs cruelles, ils bénissaient Dieu, cent fois le jour, du bonheur qu'il daignait leur accorder : et ce bonheur, c'était à leur fille qu'ils le devaient, c'était l'ouvrage de Marianne !

“ Les deux années qu'il me restait à passer à Montpellier pour y terminer mes cours de médecine et me faire recevoir docteur, s'écoulèrent pour moi heureuses et rapides dans la douce intimité que je trouvais parmi ces trois personnes respectables et chères. De grands et favorables changements s'étaient opérés en moi, parce que Marianne les avait exigés, et que le moindre désir de Marianne valait pour moi un ordre auquel j'aurais obéi, même quand il eût demandé quelque chose d'impossible. Elle savait tout l'empire qu'elle exerçait sur moi ; aussi s'en servit-elle pour corriger ce qu'il se trouvait en moi d'insociable et de faible. Peu à peu, grâce à ses conseils, je me vis à l'égard de mes camarades dans une position moins subalterne : loin de continuer à leur servir de jouet, ils ne tardèrent point à me traiter avec la déférence que méritaient ma bienveillance envers eux et mon amour du travail. Ma vie se changeait comme par enchantement ; c'était une nuit froide et sombre dont Ma-

rienne avait fait un jour lumineux et fécond

“ Aussi, me sentis-je frappé comme d'un coup de foudre lorsqu'un matin je reçus une lettre de mon père qui me disait :

“ Voici le moment venu de passer votre thèse. Je vous envoie l'argent nécessaire pour remplir ce dernier acte officiel de vos études médicales. Une fois votre examen terminé, venez me retrouver. J'ai obtenu pour vous une place de chirurgien à bord d'un bâtiment commandé par un de mes amis, et qui met à la voile, dans un mois, pour l'Amérique. ”

“ Jusqu'à la lecture de cette fatale lettre, je m'étais toujours laissé aller au paisible bonheur de vivre près de Marianne, sans songer que ce bonheur devait avoir un terme. Vous pouvez juger de mon désespoir quand tout à coup je me trouvai brusquement en face d'une si fatale et si proche séparation !

“ Je me mis à pleurer comme un enfant ; et par l'instinct machinal auquel je cédaï chaque fois qu'il m'arrivait quelque chagrin, je courus près de Marianne.

“ Elle lut la lettre de mon père en pâlisant ; puis elle voulut me dire qu'il était de mon devoir d'obéir ; mais la force lui manqua, et je la reçus dans mes bras mourante et sans connaissance.

“ — Non, m'écriai-je alors, non ! Marianne, je ne vous quitterai point ; je passerai ma vie près de vous ! ”

“ Elle me tendit la main, et des larmes abondantes la soulagèrent.

“ Rentré chez moi, j'écrivis aussitôt à mon père pour lui demander la permission de me marier avec Marianne.

“ Mon père me répondit par une lettre froide et sarcastique :

“ Sans doute, me disait-il, puisque vous songez à vous marier, vous avez des moyens d'existence plus brillants et plus assurés que ceux dont je vous parle.

“ Je ne m'oppose donc point à l'un que vous désirez si vivement ; mais rappelez-vous que désormais vous ne recevrez plus de moi la permission que je vous faisais pour mener à fin vos études.

“ J'ai d'autres enfants qui ne me permettent point de continuer pour un seul de si grands sacrifices. ”

“ Je vins encore montrer cette lettre

à Marianne. Je n'oublierai jamais, mon Dieu ! l'impression douloureuse, solennelle et fière que prit sa physionomie, tandis que ses regards portaient sur cette lettre.

“ — Mon ami, me dit-elle avec effort, vous vous êtes trompé sur mes sentiments à votre égard. J'ai pour vous l'affection d'une sœur, mais je n'éprouve rien des sentiments qui pourraient me faire désirer un mariage... impossible d'ailleurs. Vous êtes sans fortune, et, en m'épousant, vous resteriez sans état ; car l'état d'un médecin ne se fait qu'à la longue et difficilement, surtout dans une ville où l'on compte un si grand nombre de docteurs qu'à Montpellier. D'un autre côté, ma famille n'a pour vivre que la modique place de mon père et le travail de mes mains. J'ai bien peur que le grand âge et les infirmités du pauvre vieillard ne lui fassent bientôt retirer une place qu'on ne lui a laissée jusqu'à présent que par complaisance. Il y aurait donc à moi égoïsme et lâcheté à consentir à devenir votre femme, et à vous faire perdre, par une tendresse mal entendue, l'avenir certain que doivent vous valoir infailliblement votre talent et votre bonne conduite. Il vous faut donc obéir à votre père, partir et nous oublier. ”

“ Il y avait dans les paroles de Marianne tant de résignation et de majesté que mes lèvres balbutièrent en vain quelques observations. J'étais subjugué par l'héroïsme de cette digne personne, et je comprenais que tous mes efforts seraient inutiles pour la faire revenir sur une décision cruelle dont elle souffrait à en mourir peut-être, mais qu'elle ne modifierait point ; car, je l'avoue, Marianne ne composait jamais avec ses devoirs.

“ Il me restait cinq jours encore à rester près d'elle, cinq jours que je passai dans les larmes, et durant lesquels je la vis pâlir et flétrir, sans qu'elle proférât une plainte, sans qu'elle laissât échapper un signe de faiblesse.

“ Le jour de notre séparation venu, après m'être arraché des bras de ses vieux parents qui partageaient mon désespoir, je pris la main de Marianne et lui dis :

“ — Du moins, Marianne, promettez-moi d'attendre quatre années avant de vous marier. J'espère avant ce temps-là revenir digne de votre main